CAMILLA LÄCKBERG

Le gardien de phare

roman traduit du suédois
par Lena Grumbach



actes noirs
ACTES SUD

“ACTES NOIRS”

série dirigée par Manuel Tricoteaux

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Par une nuit d’été, une femme se jette dans sa voiture. Les mains qu’elle pose sur le volant sont couvertes de sang. Avec son petit garçon sur le siège arrière, Annie s’enfuit vers le seul endroit où elle se sent en sécurité : la maison de vacances familiale, l’ancienne résidence du gardien de phare, sur l’île de Gråskär, dans l’archipel de Fjällbacka.

Quelques jours plus tard, un homme est assassiné dans son appartement à Fjällbacka. Mats Sverin venait de regagner sa ville natale, après avoir travaillé plusieurs années à Göteborg dans une association d’aide aux femmes maltraitées. Il était apprécié de tous, et pourtant, quand la police de Tanumshede commence à fouiller dans son passé, elle se heurte à un mur de secrets. Bientôt, il s’avère qu’avant de mourir Mats est allé rendre une visite nocturne à Annie, son amour de jeunesse, sur l’île de Gråskär – appelée par les gens du cru “l’île aux Esprits”, car les morts, dit-on, ne la quittent jamais et parlent aux vivants…

Erica, quant à elle, est plus que jamais sur tous les fronts. Tout en s’occupant de ses bébés jumeaux, elle enquête sur la mort de Mats, qu’elle connaissait depuis le lycée, comme Annie. Elle s’efforce aussi de soutenir sa sœur Anna, victime, à la fin de *La Sirène*, d’un terrible accident de voiture aux conséquences dramatiques… Avec *Le Gardien de phare*, Camilla Läckberg poursuit la série policière la plus attachante du moment.

CAMILLA LÄCKBERG

Née en 1974, Camilla Läckberg est l'auteur de romans policiers mettant en scène le personnage d'Erica Falck, vendus à plus de deux millions d'exemplaires en France. Ont déjà paru : La Princesse des glaces *(2008),* Le Prédicateur *(2009),* Le Tailleur de pierre *(2009),* L'Oiseau de mauvais augure *(2010),* L'Enfant allemand *(2011) et* La Sirène *(2012), tous publiés dans la collection "Actes noirs".*

DU MÊME AUTEUR

LA PRINCESSE DES GLACES, Actes Sud, 2008 ; Babel noir n° 61.
LE PRÉDICATEUR, Actes Sud, 2009 ; Babel noir n° 85.
LE TAILLEUR DE PIERRE, Actes Sud, 2009.
L'OISEAU DE MAUVAIS AUGURE, Actes Sud, 2010.
L'ENFANT ALLEMAND, Actes Sud, 2011.
CYANURE, Actes Sud, 2011 ; Babel n° 71.
SUPER-CHARLIE, Actes Sud Junior, 2012.
À TABLE AVEC CAMILLA LÄCKBERG, Actes Sud, 2012.
LA SIRÈNE, Actes Sud, 2012.

Photographie de couverture : © Matt Hoyle

Titre original :
Fyrvaktaren
Éditeur original :
Bokförlaget Forum, Stockholm
© Camilla Läckberg, 2009
publié avec l'accord de Nordin Agency, Suède

© ACTES SUD, 2013
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-02376-8

CAMILLA LÄCKBERG

Le gardien de phare

roman traduit du suédois
par Lena Grumbach

ACTES SUD

à Charlie

C'est seulement lorsqu'elle posa ses mains sur le volant qu'elle vit qu'elles étaient pleines de sang. Ses paumes collaient au cuir. Elle enclencha quand même la marche arrière et sortit un peu trop brutalement de l'allée du garage. Le gravier crissa sous les pneus.

Le trajet en voiture allait être long. Elle jeta un coup d'œil vers le siège arrière. Sam dormait, enveloppé dans une couverture. Elle aurait dû lui mettre la ceinture de sécurité, mais elle n'avait pas le cœur de le réveiller. Elle conduirait prudemment. Par réflexe, elle leva le pied de l'accélérateur.

La nuit d'été commençait déjà à s'éclaircir. Les heures sombres étaient passées avant même d'avoir eu le temps de s'installer. Pourtant cette nuit paraissait interminable. La donne avait complètement changé. Les yeux bruns de Fredrik fixaient le plafond, immobiles, et elle avait compris qu'elle ne pouvait rien faire. Elle était obligée de se mettre en sécurité avec Sam. Ne pas penser au sang, ne pas penser à Fredrik.

Il n'y avait qu'un endroit où elle pouvait se réfugier.

Six heures plus tard, ils arrivèrent. Fjällbacka se réveillait tout juste. Elle gara la voiture devant le Sauvetage en mer et se demanda un instant comment elle ferait pour tout emporter. Sam dormait toujours profondément. Elle trouva un paquet de mouchoirs en papier dans la boîte à gants et s'essuya les mains du mieux qu'elle put. Le sang était tenace, il était difficile à nettoyer. Puis elle sortit les valises du coffre arrière et les tira rapidement vers Badholmen où le bateau était amarré. De peur que Sam ne se réveille pendant son absence, elle avait fermé

la voiture à clé pour qu'il ne puisse pas en sortir et tomber à l'eau. Elle descendit péniblement les valises jusqu'au bateau et ouvrit le cadenas de la chaîne censée protéger des vols. Puis elle retourna à la voiture en courant presque et constata avec soulagement que Sam dormait encore paisiblement. Elle le souleva et le porta, enveloppé dans sa couverture. Le regard fixé sur ses pieds, elle parvint à monter à bord sans glisser. Doucement, elle posa Sam directement sur le plancher et tourna la clé de contact. Le moteur toussa, puis démarra à la première tentative. Cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas piloté ce bateau, mais elle était confiante, elle y arriverait. Quittant l'emplacement en marche arrière, elle sortit du port.

Le soleil s'était levé mais ne chauffait pas encore. Elle sentait ses muscles se relâcher petit à petit, la tension cédait et l'horreur de la nuit perdait un peu de son emprise. Elle regarda Sam. Pourvu qu'il n'en garde pas de séquelles. À cinq ans, on est fragile. Comment savoir si rien ne s'était brisé en lui ? Elle ferait tout ce qui était en son pouvoir pour le guérir. Des bisous pour éloigner le mal, comme quand il tombait à vélo et s'écorchait les genoux.

Elle connaissait bien le trajet. Chaque île, chaque rocher. Elle mit le cap sur Väderöbod et s'éloigna de plus en plus de la côte. Les vagues étaient plus grosses ici, et l'étrave cognait contre l'eau en retombant après chaque crête. Elle savoura la sensation des embruns lui éclaboussant le visage et s'autorisa à fermer les yeux quelques secondes. En les rouvrant, elle aperçut Gråskär au loin. Son cœur frétilla comme toujours quand l'île apparaissait et qu'elle voyait la petite maison et le phare, blanc et fier, dressé vers le ciel bleu. Elle était encore trop loin pour voir la couleur de la maison, mais elle se rappelait sa nuance gris clair et les menuiseries blanches. Et les roses trémières qui poussaient devant le mur le plus abrité. C'était son refuge, son paradis. Son île. Gråskär.

L'église de Fjällbacka était remplie jusqu'au dernier banc et le chœur débordait de fleurs. Des couronnes, des bouquets et des rubans de soie exprimant un dernier adieu.

Patrik eut du mal à poser ses yeux sur le cercueil blanc au milieu de l'océan de fleurs. Le silence dans la grande église en pierre était lugubre. Aux enterrements des personnes âgées, on percevait toujours un certain bruit de fond. On échangeait des phrases comme "vu combien elle souffrait, il faut le voir comme une bénédiction", en attendant impatiemment le café offert après la cérémonie. Ce jour-là, aucun bavardage de ce genre ne venait perturber la cérémonie. Tous étaient assis en silence, remplis de chagrin et d'un sentiment d'injustice. Personne ne devrait avoir à vivre ça.

Patrik s'éclaircit la gorge et regarda le plafond pour essayer de chasser les larmes. Il serra la main d'Erica. Son costume lui donnait des démangeaisons, il tira sur le col de la chemise pour mieux respirer. Il avait l'impression d'étouffer.

Les cloches se mirent à retentir en haut du clocher, elles résonnaient entre les murs. Beaucoup sursautèrent et tournèrent les yeux vers le cercueil. Harald Spjuth sortit de la sacristie et se dirigea vers l'autel. C'était lui qui les avait unis dans cette église, dans ce qui semblait être une autre vie, une autre réalité. L'ambiance alors était détendue, gaie et lumineuse. À présent, le pasteur avait le visage grave. Patrik essaya d'interpréter son expression. Pensait-il lui aussi que ce n'était pas juste ? Ou bien se consolait-il avec la certitude qu'il y avait un sens derrière tout ce qui arrivait ?

Les larmes lui montèrent de nouveau aux yeux et il les essuya du dos de la main. Discrètement, Erica lui glissa un mouchoir. Quand la dernière note de l'orgue s'éteignit, il y eut quelques secondes de silence, puis Harald prit la parole. Sa voix, tremblante, se fit plus posée à mesure qu'il parlait.

— La vie peut changer en un instant. Mais Dieu est avec nous, même aujourd'hui.

Patrik voyait sa bouche remuer, mais il cessa bientôt d'écouter. Il ne voulait pas entendre. Le peu de foi de son enfance qu'il avait encore conservée venait de disparaître. Ce qui était arrivé n'avait aucun sens. De nouveau, il serra la main d'Erica.

— Je suis fier de pouvoir vous annoncer que nous sommes dans les temps. Dans un peu plus de quinze jours, nous allons procéder à l'inauguration officielle de Badis à Fjällbacka.

Erling W. Larson s'étira et balaya du regard les membres du conseil municipal, comme s'il attendait une ovation. Il dut se contenter de quelques hochements de tête approbateurs.

— Cette restauration est un triomphe pour la région, précisa-t-il. Une rénovation complète de ce qu'il faut sans doute considérer comme un patrimoine architectural. Et nous sommes désormais en mesure de proposer un centre de remise en forme moderne et concurrentiel. Un spa, comme on dit, ajouta-t-il en esquissant des guillemets dans l'air. Il ne nous reste que de menus détails à fignoler, puis nous ferons venir quelques groupes pour tester l'établissement. Et tout sera bien entendu bouclé avant la grande fête d'ouverture.

— C'est formidable. Simplement, j'ai quelques questions.

Mats Sverin, qui occupait le poste de directeur financier de la commune depuis deux mois, agita son stylo pour attirer l'attention d'Erling.

Mais Erling fit la sourde oreille. Il détestait tout ce qui était gestion et compte rendu. En un clin d'œil, il déclara la réunion close et se retira dans son spacieux bureau.

Après l'échec de l'émission de téléréalité *Fucking Tanum*[1], personne n'avait cru qu'il se relèverait, et pourtant il était revenu avec un projet encore plus démesuré. Lui n'avait jamais douté, même quand le vent des critiques soufflait la tempête. Il était né pour gagner.

Bien sûr, cela lui avait coûté, c'est pourquoi il était parti à la campagne se ressourcer dans le complexe de bien-être La Lumière. Et il remerciait sa bonne étoile de l'y avoir mené, car sinon, son chemin n'aurait jamais croisé celui de Vivianne. Leur rencontre avait représenté un moment décisif de sa vie, professionnelle comme privée. Elle l'avait envoûté comme aucune autre femme, et c'était son projet qu'il était en train de réaliser à Fjällbacka.

1 Voir *L'Oiseau de mauvais augure* de Camilla Läckberg. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

Il ne put résister à la tentation de soulever le combiné et de l'appeler. C'était la quatrième fois aujourd'hui, mais le son de sa voix lui envoyait des décharges électriques dans tout le corps. Il retint sa respiration en écoutant les sonneries.

— Salut mon amour. Je voulais juste savoir comment tu vas…

— Erling, dit-elle sur ce ton particulier qui lui donnait l'impression d'être un adolescent en mal d'amour. Je vais exactement aussi bien que quand tu m'as appelée il y a une heure.

— Tant mieux, dit-il avec un petit rire benêt. Je voulais seulement m'assurer que tout va bien.

— Tu prends soin de moi, et c'est pour ça que je t'aime. Mais nous avons encore beaucoup à faire pour l'inauguration… Tu ne veux quand même pas que je travaille le soir, je suppose ?

— Non, certainement pas, ma chérie.

Il décida de ne plus la déranger avec ses appels. Leurs soirées étaient sacrées.

— Continue de travailler, je vais en faire autant de mon côté.

Il envoya quelques baisers dans le combiné avant de raccrocher. Puis il se renversa dans son fauteuil de bureau, croisa ses mains derrière la tête et se laissa bercer par les réjouissances qui l'attendaient, le soir même.

La maison sentait le renfermé. Annie ouvrit toutes les portes et fenêtres et laissa le vent frais s'engouffrer dans les pièces. Un vase se renversa dans le courant d'air, mais elle le sauva *in extremis*.

Elle avait installé Sam dans la petite pièce derrière la cuisine. De tout temps, on l'avait appelée la chambre d'amis, bien que ce fût sa chambre à elle. L'étage était alors réservé à ses parents. Après s'être assurée qu'il dormait, elle mit un châle sur ses épaules, prit la grande clé rouillée qui était toujours accrochée à un clou à côté de la porte d'entrée, puis sortit sur les rochers. Le vent soufflait fort, il traversait les vêtements. Tournant le dos à la maison, elle regarda l'horizon. Le seul autre bâtiment sur l'île était le phare. Le petit hangar à bateaux à côté de l'embarcadère était si petit qu'il ne comptait pas vraiment.

Elle marcha jusqu'au phare. La clé tourna avec une facilité surprenante, Gunnar avait dû graisser la serrure. La porte s'ouvrit en grinçant. À l'intérieur, on tombait tout de suite sur l'escalier raide et étroit. La main sur la rampe, elle gravit les marches.

La vue était à couper le souffle, comme toujours. D'un côté, on ne voyait que la mer et l'horizon, de l'autre, l'archipel s'étalait avec ses îles, ses écueils et ses rochers. Le phare n'était plus utilisé depuis longtemps. Il se dressait sur l'île comme un monument dédié à un temps révolu. La lanterne s'était éteinte, la tôle et les boulons rouillaient lentement sous l'action du vent et de l'eau salée. Enfant, elle adorait jouer ici. Tout était si petit, comme une maison de poupée perchée sur les hauteurs. Il n'y avait de la place que pour un lit, dans lequel les gardiens de phare pouvaient se reposer pendant leurs longues gardes, et une chaise où ils restaient assis à surveiller les parages.

Elle s'allongea sur le lit. Une odeur de moisi monta du couvre-lit, mais les bruits autour d'elle étaient les mêmes que quand elle était petite. Les cris des mouettes, les vagues qui frappaient les rochers, le bruit grinçant et haletant émis par le phare lui-même. Tout était si simple à l'époque. Ses parents s'étaient inquiétés pour elle, ils pensaient qu'étant la seule enfant sur l'île, elle s'ennuierait. Ils avaient eu tort. Elle avait adoré vivre ici. Et elle n'avait pas été seule. Mais cela, elle n'avait pas pu le leur expliquer.

Mats Sverin soupira et déplaça au petit bonheur les papiers sur le bureau. C'était un de ces jours où il ne pouvait s'empêcher de penser à elle. Où il ne pouvait cesser de s'interroger. Dans ces moments-là, il délaissait son travail, mais cela lui arrivait de moins en moins souvent. Il commençait à lâcher prise, en tout cas il aimait s'en convaincre. En vérité, il ne renoncerait sans doute jamais complètement. Au fond de lui, il se réjouissait de voir toujours aussi nettement son visage, tout en souhaitant que l'image se trouble, devienne floue. Il essaya de nouveau de se concentrer sur son travail. Les bons jours, il lui arrivait même de le trouver plaisant. C'était un défi, de s'initier

à l'économie d'une municipalité, tout en maintenant un équilibre perpétuel entre considérations politiques et logique commerciale. Pendant ces deux mois où il avait travaillé ici, une grande partie de son temps avait été consacrée au projet Badis. La restauration du vieux bâtiment qui avait abrité le célèbre hôtel-restaurant l'enchantait. Tout comme la majorité des natifs de Fjällbacka, il avait toujours déploré qu'on ait laissé tomber en ruine un si bel édifice. Heureusement, il retrouvait à présent sa splendeur d'antan.

Pourvu qu'Erling ait raison en prédisant avec tant d'emphase un énorme succès à l'établissement. Mats avait quant à lui quelques doutes. La réhabilitation du bâtiment avait déjà entraîné des coûts considérables, et les prévisions budgétaires étaient beaucoup trop optimistes. À plusieurs occasions, il avait tenté de faire valoir son opinion, mais sans se faire entendre. De plus, bien qu'il ait plusieurs fois vérifié à la loupe l'assise financière sans rien repérer d'autre que des dépenses faramineuses, il avait le mauvais pressentiment que quelque chose clochait.

Il regarda sa montre et s'aperçut qu'il était l'heure de déjeuner. Depuis un certain temps, il n'avait plus vraiment d'appétit. Il savait juste qu'il fallait manger. Aujourd'hui on était jeudi, jour où *Källaren* servait la traditionnelle soupe aux pois avec des crêpes en dessert. Il devrait quand même essayer d'en avaler un peu.

Seuls les plus proches devaient assister à l'inhumation. Les autres disparurent en silence, en direction du centre-ville. Erica prit la main de Patrik et la serra fort. Ils marchaient juste derrière le cercueil, et à chaque pas elle recevait un coup en plein cœur. Elle avait essayé de convaincre Anna de ne pas s'exposer à cette épreuve, mais sa sœur avait insisté pour qu'il y ait un vrai enterrement. Ce souhait l'avait temporairement tirée de son apathie, si bien qu'Erica avait abandonné ses tentatives de lui faire changer d'avis et s'était plutôt employée à se rendre utile dans les préparatifs pour qu'Anna et Dan puissent enterrer leur fils.

Sur un point cependant, elle n'avait pas cédé à sa sœur. Anna avait voulu que tous les enfants soient là, mais Erica avait décidé

que les petits resteraient à la maison. Seules Belinda et Malou, les deux plus grandes filles de Dan, étaient présentes. La mère de Patrik s'occupait de Lisen, Adrian, Emma et Maja à la maison. Et des jumeaux, bien entendu. Erica avait eu peur que ce ne soit trop pour Kristina, mais sa belle-mère lui avait tranquillement assuré qu'elle saurait maintenir les marmots en vie pendant les deux heures que durerait l'enterrement.

C'était un véritable crève-cœur de voir la tête chauve d'Anna devant elle. Les médecins lui avaient rasé le crâne pour pouvoir percer l'os et réduire la pression qui risquait de provoquer des lésions irréversibles. Un fin duvet avait commencé à repousser, plus foncé que ses cheveux d'origine.

Contrairement à Anna, et à la conductrice de l'autre voiture qui était morte sur le coup, Erica s'en était miraculeusement bien sortie : une bonne commotion cérébrale et quelques côtes cassées. Les jumeaux étaient certes très petits quand ils virent le jour après la césarienne d'urgence, mais vigoureux et en bonne santé, et ils avaient assez rapidement pu quitter l'hôpital et rentrer à la maison.

Erica faillit céder aux larmes en déplaçant son regard de la tête duveteuse de sa sœur au petit cercueil blanc. Outre de graves blessures à la tête, Anna avait eu le bassin fracturé. On avait procédé d'urgence à une césarienne, comme pour Erica, mais les blessures du bébé étaient tellement graves que les médecins n'avaient pas donné beaucoup d'espoir aux parents. Et, âgé d'une semaine seulement, le petit garçon avait cessé de respirer.

Ils avaient dû repousser l'enterrement jusqu'à ce qu'Anna aille mieux. La veille, elle avait pu quitter l'hôpital, et aujourd'hui on enterrait son fils, qui aurait dû avoir une vie remplie d'amour. Erica vit Dan poser la main sur l'épaule d'Anna quand il arrêta le fauteuil roulant devant la tombe, mais elle la rejeta d'un mouvement brusque. C'était comme ça depuis l'accident. Comme si sa douleur était tellement grande qu'elle ne pouvait la partager avec personne. Dan en revanche avait besoin de partager la sienne, mais pas avec n'importe qui. Patrik et Erica avaient tenté de lui parler, et tous ses proches avaient fait de leur mieux pour le soutenir. Mais il ne voulait partager son deuil avec personne d'autre qu'Anna. Et elle en était incapable.

Pour Erica, la réaction de sa sœur était compréhensible. Elle connaissait Anna par cœur et savait ce qu'elle avait traversé. La vie avait déjà été rude avec elle, et cette dernière épreuve menaçait de la briser pour de bon. Mais même si Erica comprenait, elle aurait voulu que tout soit différent. Anna avait besoin de Dan plus que jamais, Dan avait besoin d'Anna, et cependant ils étaient comme deux étrangers l'un à côté de l'autre, tandis que le petit cercueil descendait lentement dans la tombe.

Erica tendit le bras et posa sa main sur l'épaule d'Anna. Elle ne fut pas repoussée.

Pleine d'une énergie fébrile, Annie s'attaqua au ménage et à la lessive. Malgré l'air frais qui avait envahi la maison, l'odeur de renfermé persistait dans les rideaux et la literie. Elle balança le tout dans un grand panier à linge qu'elle descendit à l'embarcadère. Munie de savon noir et de la vieille planche à laver qui était dans la maison depuis toujours, elle retroussa ses manches et commença le lourd travail de lessive à la main. De temps en temps, elle jetait un œil sur la maison pour vérifier que Sam ne s'était pas réveillé et n'était pas dehors. Mais il dormait encore, bizarrement. Était-ce une sorte de réaction au choc ? Il valait sans doute mieux qu'il se repose le plus possible. Encore une heure, se dit-elle, ensuite elle le réveillerait pour le nourrir.

Tout à coup, Annie réalisa qu'il n'y avait probablement pas grand-chose à manger. Elle étendit tout le linge sur le séchoir derrière la maison, puis elle rentra faire l'inventaire des placards. Une boîte de soupe de tomate Campbell's, une autre de saucisses à hot-dog, voilà tout ce qu'elle dénicha. Elle n'osa pas vérifier les dates de péremption. Ce genre de denrées était censé se conserver éternellement, ça ferait l'affaire pour aujourd'hui.

Une excursion en ville ne la tentait pas du tout. Ici, elle était en sécurité. Elle n'avait envie de voir personne, elle voulait qu'on la laisse tranquille. Annie réfléchit un instant, debout dans la cuisine, la boîte de soupe à la main. Il n'y avait qu'une solution. Il faudrait qu'elle appelle Gunnar. Il avait veillé sur la maison après la mort de ses parents, et elle pourrait sans

problème lui demander de l'aide. Le téléphone fixe ne fonctionnait plus, mais il y avait du réseau. Elle pianota le numéro.

— Sverin.

Ce nom éveilla tant de souvenirs qu'Annie tressaillit. Il lui fallut quelques secondes avant de pouvoir parler.

— Allô ? Il y a quelqu'un ?

— Oui, bonjour, c'est Annie.

— Annie ! s'exclama Signe Sverin.

Annie sourit. Elle avait toujours adoré Signe et Gunnar, et cette affection était réciproque.

— Ma petite puce ! Tu appelles de Stockholm ?

— Non, je suis sur l'île.

À sa surprise, elle sentit sa gorge se nouer. C'était probablement la fatigue qui la rendait si sentimentale, elle n'avait dormi que quelques heures. Elle s'éclaircit la gorge.

— Je suis arrivée hier.

— Mais bon sang, tu aurais dû nous prévenir, on serait allés faire le ménage. Ça doit être dans un drôle d'état, et…

Annie interrompit le flot de paroles. Elle avait oublié l'incroyable débit de Signe et combien elle pouvait être bavarde.

— Ne t'en fais pas pour le ménage. Vous avez maintenu la maison en bon état. J'ai juste fait un peu de rangement et de lessive.

— Tu aurais quand même pu nous demander un coup de main, franchement, souffla Signe. D'autant qu'on n'a rien de spécial à faire, Gunnar et moi. Même pas de petits-enfants à garder. Tu sais, Matte vit ici maintenant. Il a quitté Göteborg, il a trouvé du travail à la commune de Tanum.

— Vous devez être contents ! Qu'est-ce qui l'a décidé à revenir ? demanda Annie, tout en revoyant Matte, blond, bronzé et constamment de bonne humeur.

— Je ne sais pas trop. Ça s'est fait très vite. Il a eu un accident, et après j'ai eu l'impression que… Enfin non, je n'ai rien dit. Ne fais pas attention au caquetage d'une vieille bique. Bon, qu'est-ce que je peux faire pour toi, Annie ? On peut t'aider d'une façon ou d'une autre ? Et le petiot, il est avec toi ? Ça me ferait bien plaisir de le voir.

— Oui, Sam est avec moi, mais il est un peu malade.

Annie se tut. Bien sûr que Signe verrait son fils, ce serait une grande joie pour elle aussi. Mais pas avant qu'ils soient confortablement installés sur l'île, pas avant qu'elle ait pris la mesure des dégâts qu'il avait subis.

— Justement, c'est pour ça que je me suis dit que vous pourriez peut-être m'aider, reprit-elle. On n'a pas trop de réserves de nourriture, et je ne veux pas forcer Sam à se lever pour aller faire des cour…

Signe l'interrompit tout de suite.

— Mais évidemment, avec grand plaisir. Gunnar sort avec le bateau cet après-midi, et j'ai le temps de te faire des courses avant. Dis-moi seulement ce qu'il te faut.

— Est-ce que vous pouvez avancer l'argent ? Je rembourserai Gunnar quand il viendra, j'ai du liquide.

— Bien sûr, mon cœur. Bon, qu'est-ce que je note sur la liste ?

Annie vit mentalement Signe chausser ses lunettes sur le bout de son nez et attraper papier et stylo. Pleine de reconnaissance, elle énuméra tout ce dont ils pourraient avoir besoin. Y compris des bonbons pour Sam, sinon il ronchonnerait samedi, jour des sucreries. Il savait toujours très bien quel jour on était et dès le dimanche il commençait le compte à rebours jusqu'au samedi suivant et son sachet de bonbons.

Une fois la conversation terminée, Annie se demanda si elle ne devait pas aller réveiller Sam. Mais quelque chose lui dit de le laisser tranquille encore un peu.

Le travail avait été laissé en suspens au commissariat. Bertil Mellberg avait demandé à Patrik, avec une délicatesse inhabituelle, s'il souhaitait qu'ils viennent à l'enterrement. Mais Patrik avait secoué la tête. Cela ne faisait que deux jours qu'il avait repris le boulot, et tout le monde marchait sur des œufs avec lui. Même Mellberg.

Le jour de l'accident, Paula et Mellberg avaient été les premiers à arriver sur les lieux. À la vue des deux véhicules, réduits à un tas de tôle, ils s'étaient dit qu'il ne pouvait pas y avoir de survivants. Par une des vitres, ils avaient tout de suite reconnu

Erica. À peine une demi-heure plus tôt, l'ambulance était venue chercher Patrik au commissariat après son malaise cardiaque, et voilà que sa femme était morte ou très grièvement blessée. Les ambulanciers n'avaient pas pu se prononcer sur la gravité de ses blessures, et le travail des pompiers pour découper la tôle avait été infiniment long.

Martin et Gösta étaient alors en intervention et n'avaient reçu l'information de l'accident de voiture et de l'effondrement de Patrik que plusieurs heures plus tard. Ils s'étaient rendus à l'hôpital d'Uddevalla où ils avaient passé la soirée à arpenter les couloirs. Patrik était en soins intensifs ; Erica et sa sœur Anna, qui se trouvait sur le siège passager, étaient en salle d'opération toutes les deux.

Maintenant Patrik était de retour. Heureusement, il n'avait pas fait d'infarctus, comme on l'avait craint tout d'abord, mais une angine de poitrine. Après trois bons mois d'arrêt maladie, les médecins l'avaient autorisé à reprendre le travail, avec l'ordre strict d'éviter tout stress. Facile à dire, pensa Gösta. Avec des jumeaux encore tout bébés à la maison, et ce qui était arrivé à la sœur d'Erica… Le diable lui-même serait stressé pour moins que ça.

— Vous ne pensez pas qu'on aurait dû y aller quand même ? dit Martin en tournant la cuillère dans son café. Patrik a dit non, c'est vrai, mais il attendait peut-être qu'on insiste.

— Non, je crois que Patrik était sincère, répondit Gösta tout en grattant Ernst, le chien du commissariat, derrière l'oreille. Il y a certainement assez de monde comme ça. Nous sommes plus utiles ici.

— Comment tu peux dire ça ? On n'a pas vu un chat de la journée !

— C'est le calme avant la tempête. Au mois de juillet, tu regretteras les jours sans ivrognes, sans cambriolages et sans bagarres.

— Pas faux, dit Martin.

Il avait beau avoir toujours été le petit jeune du commissariat, il ne se sentait plus si bleu que ça. Il avait plusieurs années d'expérience à son actif et avait participé à quelques enquêtes plutôt rudes. Et puis, il était papa maintenant, et il avait eu

l'impression de grandir de plusieurs centimètres à l'instant où Pia accouchait de leur fille.

— Tu as vu l'invitation qu'on a reçue ? demanda Gösta.

Il prit un biscuit fourré au chocolat et commença son manège habituel : soigneusement séparer les deux moitiés pour atteindre la garniture.

— Quelle invitation ?

— Nous avons l'honneur de servir de cobayes au nouvel établissement qu'ils sont en train de construire à Fjällbacka.

— À Badis ? demanda Martin, subitement tous sens en éveil.

— Exactement, le nouveau projet d'Erling. Espérons que ça se passera mieux que ces âneries de *Fucking Tanum*.

— Moi, ça me tente. Beaucoup de mecs rigolent à l'idée d'un soin du visage, mais j'ai essayé une fois à Göteborg et c'était génial. J'ai eu la peau comme les fesses d'un bébé pendant des semaines.

Gösta regarda son jeune collègue avec dégoût. Soin du visage ? Plutôt mourir que de laisser quelqu'un lui tartiner un tas de saloperies sur la peau.

— On verra bien ce qu'ils auront à proposer. De la bonne bouffe en tout cas, ça ne serait pas de refus. Avec un buffet de desserts.

— J'en doute, rit Martin. Dans ce genre d'endroit, il est plutôt question de remise en forme, pas de s'en mettre plein la panse.

Gösta lui lança un regard offusqué. Il pesait au gramme près le même poids que quand il avait passé son bac. Il renifla avec condescendance et reprit un biscuit.

À leur retour, ils trouvèrent la maison en plein chaos. Maja et Lisen sautaient sur le canapé, Emma et Adrian se battaient pour un DVD et les jumeaux criaient à pleins poumons. La mère de Patrik semblait prête à se jeter du haut d'un précipice.

— Merci mon Dieu, vous voilà, laissa-t-elle échapper en donnant à Patrik et à Erica un bébé hurlant chacun. Je ne comprends pas ce qui leur a pris. Ils sont complètement déchaînés. J'ai essayé de nourrir ces deux-là, mais quand je m'occupe de

l'un, l'autre hurle, ça dérange le premier qui n'arrive plus à boire son biberon, et alors il se met à hurler de nouveau et…

Elle se tut pour reprendre son souffle.

— Assieds-toi, maman, dit Patrik.

Il alla dans la cuisine préparer un biberon pour Anton, qu'il tenait dans ses bras. Le bébé était écarlate et criait aussi fort que son petit corps le lui permettait.

— Tu m'en fais un pour Noel aussi ? lui demanda Erica tout en essayant de calmer son fils.

Anton et Noel étaient encore si petits… Pas du tout comme Maja, qui avait été grande et robuste dès la naissance. Et pourtant ils avaient déjà pris beaucoup de poids. Comme des petits oisillons, ils s'étaient retrouvés chacun dans une couveuse, avec des tuyaux fixés à leurs bras minuscules. C'étaient des combatifs, avait-on dit à l'hôpital. Ils avaient vite récupéré et avaient bon appétit la plupart du temps. Mais l'inquiétude était encore là, par moments.

— Merci, dit Erica en prenant le biberon que Patrik lui tendait.

Elle s'assit dans un fauteuil avec Noel dans les bras. Il se mit tout de suite à boire. Patrik en fit de même avec Anton, qui se tut aussi vite que son frère. Tant mieux si l'allaitement n'avait pas fonctionné, se dit Erica. Du coup ils pouvaient partager la responsabilité des bébés, ce qui n'avait pas été le cas avec Maja. À l'époque, Erica avait eu l'impression que sa fille était collée à ses seins jour et nuit.

— Ça s'est passé comment ? demanda Kristina.

Elle fit descendre Maja et Lisen du canapé et leur dit de monter jouer dans la chambre de Maja. Emma et Adrian avaient déjà disparu à l'étage, si bien que les filles ne se firent pas prier.

— Eh bien, quoi dire… Je m'inquiète pour Anna, dit Erica.

— Moi aussi. C'est comme si elle refusait l'accès à Dan. Elle le tient à distance, renchérit Patrik tout en se tortillant pour trouver une position plus confortable.

— Je sais bien. J'ai essayé de lui parler. Mais après tout ce qu'elle a enduré…

Erica secoua la tête. C'était une telle injustice. Pendant de nombreuses années, Anna avait vécu un véritable enfer, mais

dernièrement, elle paraissait enfin avoir trouvé la paix. Et elle s'était tant réjouie de l'enfant qu'elle attendait avec Dan. Non, ce qui était arrivé était d'une cruauté inconcevable.

— Malgré tout, Emma et Adrian semblent bien s'en sortir, constata Kristina avec un regard en direction de l'étage où retentissaient les rires joyeux des enfants.

— Oui, peut-être. Ils sont probablement surtout heureux que leur maman soit de retour. Mais je ne suis pas sûre que leur réaction aux événements se soit encore manifestée.

— Tu as sans doute raison, répliqua Kristina, puis elle regarda son fils : Et toi alors ? Est-ce vraiment raisonnable de reprendre le boulot déjà ? Personne au commissariat ne te remercie de trimer comme tu le fais. C'est une sonnette d'alarme, ce qui est arrivé.

— En ce moment, je pense que c'est plus calme au poste qu'ici, dit Erica avec un hochement de tête en direction des jumeaux. Mais rassure-toi, je lui ai dit la même chose.

— Ça me fait plutôt du bien de recommencer à travailler, mais si tu me le demandais, je prolongerais l'arrêt maladie, tu le sais, Erica.

Patrik posa le biberon vide sur la table basse et, d'un geste sûr, mit Anton sur son épaule pour qu'il fasse son rot.

— On s'en sort vraiment bien maintenant, je trouve.

Erica était sincère. Après la naissance de Maja, elle avait eu l'impression d'évoluer dans un brouillard épais ; cette fois, tout était différent. Les circonstances autour de la naissance des jumeaux n'avaient pas vraiment laissé de place à une dépression. De plus, les bébés avaient pris des habitudes régulières à l'hôpital, ce qui aidait beaucoup. Ils dormaient et mangeaient sagement à heures fixes, et tous les deux en même temps ! Non, elle ne s'inquiétait pas le moins du monde de sa capacité à s'occuper de ses enfants. Chaque seconde passée avec eux la rendait heureuse. Elle avait été si près de les perdre…

Elle ferma les yeux, se pencha et posa le nez contre la tête de Noel. Un instant, le duvet de son crâne ramena ses pensées vers Anna, et elle serra encore plus fort les paupières. Pourvu qu'elle trouve une manière d'aider sa sœur. Jusqu'à présent,

elle s'était sentie totalement impuissante. Inspirant profondément, elle se laissa réconforter par l'odeur de Noel.

— Mon amour, murmura-t-elle contre sa tête. Mon amour.

— Et ton travail, comment ça se passe ?

Signe essaya d'adopter un ton léger pendant qu'elle servait à son fils une assiette de pain de viande, petits pois, purée mousseline et sauce à la crème. Une portion généreuse.

Depuis que Matte était revenu, il ne faisait que picorer, alors qu'elle préparait ses plats préférés chaque fois qu'il venait manger à la maison. C'était à se demander s'il avalait quoi que ce soit quand il était seul chez lui. Il était maigre comme un clou. Grâce à Dieu, il avait quand même l'air en meilleure santé maintenant que les traces de coups avaient disparu. Quand ils étaient allés le voir à l'hôpital Sahlgrenska, elle n'avait pas pu retenir un cri d'horreur. Il avait été sérieusement tabassé. Son visage était tellement tuméfié qu'on le reconnaissait à peine.

— Ça se passe bien.

Signe sursauta au son de sa voix. La réponse à sa question avait tant tardé qu'elle avait eu le temps d'oublier qu'elle l'avait posée. Matte plongea la fourchette dans la purée et y glissa aussi un morceau de pain de viande. Signe se surprit à retenir sa respiration pendant qu'elle suivait le trajet de la fourchette vers la bouche.

— Arrête de le regarder comme ça quand il mange, marmonna Gunnar, qui se resservait déjà.

— Pardon… Je… je suis tellement contente de te voir manger, c'est tout.

— Je ne me laisse pas mourir de faim, maman. Tu vois. Je mange.

Comme pour la défier, il chargea la fourchette d'une autre bouchée qu'il fourra rapidement dans sa bouche avant qu'elle ne chavire.

— Ils ne t'épuisent pas à la mairie, au moins ?

Gunnar lança encore un regard irrité à Signe. Elle savait qu'il la trouvait trop mère poule et qu'elle devait ficher la paix à son fils. Mais c'était plus fort qu'elle. Matte était son seul enfant,

et depuis le jour de sa naissance il y avait bientôt quarante ans, elle se réveillait régulièrement la chemise de nuit trempée de sueur et la tête remplie d'horreurs et de catastrophes qui s'abattaient sur son fils. Elle avait toujours pensé que rien au monde n'était plus important que son bien-être. Il en allait de même pour Gunnar, qui vénérait son fils tout autant qu'elle. Simplement, il était mieux armé pour barrer la route aux pensées morbides que l'amour pour un enfant inspire souvent.

Signe, elle, était obsédée par l'idée qu'elle pouvait le perdre en l'espace d'une seconde. Quand Matte était bébé, elle avait craint une malformation cardiaque et obligé les médecins à faire un examen approfondi qui révéla la parfaite santé de son fils. Elle ne dormait pas plus d'une heure d'affilée afin de contrôler régulièrement sa respiration. Même quand il avait commencé l'école, elle continuait à couper sa viande en tout petits morceaux pour qu'il ne s'étouffe pas en l'avalant de travers. Et elle faisait des cauchemars où des voitures venaient percuter son petit corps fragile.

Quand il avait atteint l'adolescence, les craintes de Signe se firent plus terribles encore. Coma éthylique, conduite en état d'ébriété, bagarres. Parfois elle était tellement agitée dans le lit qu'elle réveillait Gunnar. Pour échapper aux mauvais rêves fiévreux, elle restait éveillée jusqu'à ce que Matte rentre, tantôt guettant à la fenêtre, tantôt implorant le téléphone. Son cœur faisait un bond chaque fois qu'elle entendait des pas s'approcher de la maison.

Ses nuits étaient devenues un peu plus calmes après qu'il eut quitté la maison familiale. Ce qui était assez paradoxal : n'étant plus en mesure de veiller sur lui, elle aurait pu craindre que son inquiétude irrationnelle ne s'aggrave. Mais elle savait qu'il ne prendrait pas de risques inutiles. Il était prudent, elle avait au moins réussi à lui inculquer cela. Il se montrait toujours bienveillant et aurait été incapable de faire du mal à une mouche. Selon la logique de Signe, cela signifiait que personne ne voudrait lui faire de mal non plus.

Elle sourit au souvenir de tous les animaux qu'il avait ramenés à la maison au fil des ans. Blessés, abandonnés ou simplement mal en point. Trois chats, deux hérissons heurtés par des

voitures et un moineau à l'aile cassée. Sans parler du serpent qu'elle avait découvert par hasard en rangeant des slips propres dans sa commode. Après cet incident, il dut jurer solennellement de laisser les reptiles à leur sort, fussent-ils blessés ou abandonnés. Il avait accepté à contrecœur.

Elle l'aurait bien vu devenir vétérinaire ou médecin. Mais il s'était de toute évidence plu à l'école de commerce et il était doué pour les chiffres. Son emploi à la commune de Tanum semblait lui convenir aussi. Pourtant elle restait perplexe. Elle ne savait pas exactement pourquoi, mais les mauvais rêves avaient recommencé à la hanter. Toutes les nuits, elle se réveillait en sueur, avec des bribes d'images dans la tête. Quelque chose clochait, mais ses questions discrètes buttaient contre le silence de son fils. Elle s'était donc concentrée sur l'aspect nourricier. Si seulement il prenait quelques kilos, tout finirait par s'arranger.

— Mange encore un peu ! l'encouragea-t-elle quand Matte posa la fourchette, laissant la moitié de l'énorme portion dans l'assiette.

— Arrête maintenant, Signe ! s'exclama Gunnar. Fiche-lui la paix !

— Ça ne fait rien, dit Matte avec un pâle sourire.

Le fils de sa mère. Il ne voulait pas qu'elle se fasse sermonner à cause de lui, même si elle savait, après plus de quarante ans passés avec son mari, qu'il aboyait plus qu'il ne mordait. On n'aurait pas pu trouver un homme plus gentil que lui. La mauvaise conscience l'envahit : encore une fois, elle avait tort de s'inquiéter autant.

— Pardon, Matte. Bien sûr que tu n'es pas obligé de manger davantage.

Elle utilisait le diminutif qu'il s'était donné lui-même quand il avait commencé à parler et qu'il n'arrivait pas à prononcer son propre nom. Il disait Matte, et depuis tout le monde l'appelait comme ça.

— Devine qui est revenu à Fjällbacka ! poursuivit-elle sur un ton guilleret tout en débarrassant la table.

— Aucune idée.

— Annie.

Matte tressaillit et la regarda.

— Annie, mon Annie ?

Gunnar gloussa.

— Ah, je savais bien que ça te réveillerait. Tu as toujours un faible pour elle, avoue-le !

— Allez, arrête !

Subitement, Signe vit l'adolescent qu'il avait été, avec cette frange qui lui tombait sur les yeux quand il leur expliquait en bafouillant qu'il sortait avec une fille.

— Je suis allé lui apporter quelques provisions aujourd'hui, dit Gunnar. Elle est sur l'île aux Esprits.

— Ah non, ne l'appelle pas comme ça ! dit Signe avec un frisson. Son vrai nom, c'est Gråskär.

— Elle est arrivée quand ? demanda Matte.

— Hier je crois. Elle a le petit avec elle.

— Et elle reste longtemps ?

— Elle ne sait pas.

Gunnar posa une chique de tabac sous sa lèvre supérieure et se renversa avec satisfaction sur la chaise.

— Elle était… elle n'avait pas trop changé ?

Gunnar secoua la tête.

— Ne t'inquiète pas, elle est toujours aussi belle. Les yeux un peu tristes, il m'a semblé, mais ce n'était sans doute qu'une impression. Il y a peut-être de l'eau dans le gaz chez elle. Qu'est-ce que j'en sais, moi ?

— On ne va pas commencer à broder là-dessus, gronda Signe. Tu as vu le petit ?

— Non, Annie m'a accueilli au ponton et je n'avais pas le temps de rester. Mais tu n'as qu'à y passer, dit Gunnar en se tournant vers Matte. Ça lui fera sûrement plaisir d'avoir un peu de visite là-bas, sur l'île aux Esprits. Oh pardon, Gråskär, ajouta-t-il avec un regard espiègle pour sa femme.

— Arrête avec ces bêtises. Moi, je dis qu'il ne faut pas encourager les vieilles superstitions, dit Signe avec un pli profond entre les sourcils.

— Annie y croit, elle, dit Matte à voix basse. Elle disait toujours qu'elle savait qu'ils étaient là.

— Qui ça, ils ?

Signe voulait changer de sujet de conversation, mais elle avait aussi envie d'entendre la réponse de Matte.

— Les morts. Annie disait qu'elle les voyait et les entendait parfois, mais qu'ils n'avaient pas de mauvaises intentions. Ils étaient restés sur l'île, c'est tout.

— Quelle horreur ! Allez, on va manger le dessert maintenant. J'ai fait une compote de rhubarbe, dit Signe en se levant brusquement. En tout cas, même s'il dit beaucoup de sottises, papa a raison sur un point : une visite lui ferait certainement plaisir.

Matte ne répondit pas. Il était perdu dans ses pensées.

FJÄLLBACKA 1870

Emelie était terrifiée. Elle n'avait jamais vu la mer auparavant, et encore moins embarqué sur ce qui avait tout l'air d'un bateau très instable. Elle s'agrippa fermement au garde-corps, ballottée en tous sens par les vagues, incapable de résister ou de suivre le mouvement avec son corps. Elle chercha le regard de Karl, mais il gardait les yeux braqués sur ce qui les attendait au loin, mâchoires serrées.

Les mots résonnaient encore aux oreilles d'Emelie. Ce n'était probablement que les sornettes d'une petite vieille superstitieuse, mais elles restaient gravées dans son esprit. Quand ils chargeaient leurs affaires dans le petit voilier au port de Fjällbacka, la vieille avait demandé où ils allaient.

— À Gråskär, avait-elle joyeusement répondu. Mon mari Karl est le nouveau gardien de phare.

La vieille ne s'était pas laissé impressionner. Elle avait reniflé et répliqué avec un drôle de petit rire :

— Gråskär ? Hé, hé. Par ici, personne n'appelle cette île comme ça.

— Ah bon ? avait dit Emelie avec le sentiment qu'elle ne devrait pas en demander davantage.

Mais la curiosité avait pris le dessus.

— Comment l'appelez-vous alors ?

La vieille avait laissé passer un silence. Puis, d'une voix basse, lui avait glissé :

— Par ici, on l'appelle l'île aux Esprits.

— L'île aux Esprits ? C'est étrange. Pourquoi ce nom ?

Le rire nerveux d'Emelie avait retenti sur l'eau dans le petit matin.

— Parce qu'on dit que ceux qui y meurent ne quittent jamais l'île, avait répondu la vieille, les yeux scintillants.

Puis elle avait tourné les talons et Emelie était restée au milieu des valises et des malles avec une grosse boule dans le ventre à la place de la joie et de l'impatience qui l'habitaient quelques instants plus tôt.

À présent, c'était comme si elle pouvait croiser la mort à tout moment. La mer était si vaste, si sauvage, elle l'aspirait en quelque sorte. Emelie ne savait pas nager, et les vagues paraissaient si hautes, alors que Karl avait expliqué que ce n'était qu'une petite houle. Et si l'une d'elles venait à renverser le bateau ? Elle serait entraînée dans les profondeurs. Elle serra encore plus fort le garde-corps, le regard rivé au fond du bateau.

La voix de Karl l'invita à regarder au loin :

— Tu vois là-bas, c'est Gråskär.

Elle prit une profonde inspiration et leva les yeux. La première chose qui la frappa fut la beauté de l'île. Petite, certes, mais la maison semblait briller au soleil et les rochers gris lançaient des étincelles. Elle vit des roses trémières devant un des murs et s'étonna qu'elles puissent s'épanouir dans ce milieu aride. Côté ouest, des pics escarpés surplombaient la mer, comme si le roc avait été tranché net. Mais ailleurs, les dalles rocheuses descendaient en pente douce jusqu'à l'eau.

Subitement, les vagues autour d'eux lui parurent moins sauvages. Elle regrettait toujours la terre ferme du continent sous ses pieds, mais Gråskär l'avait déjà séduite. Elle relégua au fond de sa tête les propos de la vieille sur l'île aux Esprits. Un aussi bel endroit ne pouvait rien abriter de mal.

Cette nuit, elle les avait entendus. Les mêmes chuchotements, les mêmes voix que lorsqu'elle était petite. Sa montre indiquait trois heures quand elle s'était réveillée. D'abord, elle n'avait pas compris ce qui l'avait tirée du sommeil. Puis elle les avait entendus. Ils parlaient au rez-de-chaussée. Une chaise raclait le sol. De quoi devisaient les morts ? De ce qui s'était passé de leur vivant, ou de ce qui se passait maintenant, tant d'années après ?

Annie avait eu conscience de leur existence sur l'île depuis toujours. Sa mère racontait que tout bébé déjà, elle pouvait subitement se mettre à rire et à lever les bras comme si elle voyait quelque chose que personne d'autre ne pouvait voir. Ils s'étaient manifestés de plus en plus à mesure qu'elle grandissait. Une voix, un mouvement fugace, la sensation d'une présence étrangère dans la pièce. Mais ils ne lui voulaient aucun mal. Elle l'avait su à l'époque, et elle le savait aujourd'hui. Elle resta longtemps éveillée à écouter les voix jusqu'à ce qu'elles la bercent finalement et qu'elle se rendorme.

Le lendemain matin, ce n'était plus qu'un rêve lointain. Elle prépara le petit-déjeuner pour Sam et elle-même, mais il ne voulut rien manger, même pas ses céréales préférées.

— Mon chéri, je t'en prie. Une cuillère, une seule. Une petite ?

Elle essaya de l'amadouer mais ne put lui faire avaler le moindre flocon. Avec un soupir, elle posa la cuillère, et lui caressa la joue.

— Il faut que tu manges un peu, tu comprends ?

Il n'avait pas prononcé un seul mot depuis les événements. Mais Annie repoussa l'inquiétude loin dans sa conscience. Elle

devait lui donner du temps, ne pas le presser, simplement être là en attendant que son esprit enfouisse ces souvenirs et que d'autres viennent les remplacer. Se réfugier ici sur Gråskär, loin de tout, près des rochers, du soleil et de la mer, c'était ce qu'il y avait de mieux à faire.

— Écoute, on laisse tomber le petit-déjeuner, et on va se baigner.

Comme elle n'obtint pas de réponse, elle le souleva tout bonnement de sa chaise et l'emmena au soleil. Doucement, tendrement, elle le déshabilla et le porta jusqu'au bord de l'eau, comme s'il n'était pas un grand garçon de cinq ans mais un tout petit bébé. L'eau n'était pas très chaude, mais il ne protesta pas quand elle l'immergea tout en serrant sa tête contre sa poitrine en un geste protecteur. C'était le meilleur des médicaments. Ils allaient rester ici jusqu'à la fin de la tempête. Jusqu'à ce que tout redevienne comme avant.

— Je croyais que tu ne revenais que lundi…

Annika baissa ses lunettes antireflets et regarda Patrik. Il avait fait une halte devant son bureau, qui servait également d'accueil du commissariat.

— Erica m'a mis à la porte. Elle en avait marre de voir ma sale tronche à la maison, dit Patrik en forçant un sourire.

Mais la journée de la veille était encore présente en lui, et le sourire échoua.

— Je comprends parfaitement le point de vue de ta chère épouse.

Le regard d'Annika était rempli de la même tristesse que celui de Patrik. La mort d'un enfant ne laisse personne indifférent, et depuis qu'Annika et Lennart, son mari, avaient appris que leur fille adoptive tant attendue allait bientôt arriver de Chine, elle était encore plus touchée par les enfants victimes d'accidents ou à qui il arrivait malheur.

— Quelque chose en cours ? demanda Patrik.

— Non, pas vraiment. La routine. La Strömberg qui a appelé pour la troisième fois cette semaine, elle prétend que

son gendre veut la tuer. Et des jeunes qui se sont fait pincer pour vol à l'étalage chez Hedemyrs.

— Bref, vous ne chômez pas.

— Tu parles ! Du coup, l'événement ici, c'est surtout l'invitation à tester tous les miracles promis par ce nouvel établissement, à Badis.

— C'est pas une mauvaise idée. Je pense que je pourrais me sacrifier et y aller.

— Quoi qu'il en soit, c'est sympa de voir Badis ressusciter, dit Annika. Ce bâtiment avait vraiment l'air sur le point de s'effondrer.

— Oui, c'est chouette. Mais je doute que ça puisse marcher. Ça a dû coûter une fortune à restaurer, et est-ce que les gens vont vraiment venir ici pour fréquenter un spa ?

— Si ça ne marche pas, ça va chauffer pour Erling. J'ai une copine à la mairie, elle m'a dit qu'ils ont consacré une grande partie du budget à ce projet.

— Ça ne m'étonne pas. À Fjällbacka, tout le monde parle de la fête d'inauguration. Ça aussi, ça va coûter bonbon.

— Tout le commissariat est invité, au cas où tu ne le savais pas. Il va falloir que tu te mettes sur ton trente-et-un.

— Tout le monde est sorti ? demanda Patrik pour changer de sujet, moyennement intéressé par la mode et les mondanités.

— Oui, tous sauf Mellberg. Je suppose qu'il est dans son bureau comme d'habitude. Rien n'a changé, bien qu'il prétende avoir repris le boulot plus tôt que prévu parce que le commissariat était en train de sombrer sans lui. D'après ce que m'a dit Paula, elles ont été obligées de trouver une autre solution pour garder Leo, sinon il aurait bientôt été prêt pour une carrière de sumo. Un jour, Rita a trouvé Bertil en train de passer au mixeur un menu hamburger en entier pour Leo… Ça a été la goutte qui a fait déborder le vase. Elle a immédiatement demandé à passer à mi-temps pendant quelques mois.

— Sans blague ?

— Si, si, je te jure. Et maintenant c'est nous qui devons nous le coltiner à plein temps. Il y en a quand même un qui est content, c'est Ernst. Mellberg l'avait laissé ici pendant son

congé et le clebs a failli mourir de chagrin. Il restait toute la journée dans son panier, à gémir.

— J'avoue que, d'une certaine façon, j'aime bien que tout soit comme d'habitude, dit Patrik.

Il partit en direction de son bureau et respira à fond en y reprenant place. Peut-être que le travail lui ferait oublier la journée de la veille.

Elle ne voulait plus jamais se lever. Seulement rester ici, au lit, et regarder le ciel qui parfois était bleu et parfois gris. Un bref instant, elle se dit qu'elle aurait bien aimé qu'on la ramène à l'hôpital. Tout y était tellement plus simple. Si calme et paisible. Tout le monde faisait attention, on parlait à voix basse et on l'aidait à manger et à se laver. Ici, à la maison, il y avait trop d'agitation. Elle entendait les enfants jouer, et leurs cris rebondissaient contre les murs. De temps en temps, ils venaient la voir et la regardaient avec de grands yeux. Elle avait l'impression qu'ils la sollicitaient, qu'ils lui demandaient quelque chose qu'elle ne pouvait pas leur donner.

— Anna, tu dors ?

La voix de Dan. Elle aurait préféré faire semblant de dormir, mais elle savait qu'il l'aurait démasquée.

— Non.

— J'ai préparé à manger. Soupe de tomate avec pain grillé et fromage à tartiner. Je me suis dit que tu voudrais peut-être descendre manger avec nous ? Les enfants te réclament.

— Non.

— Non tu ne veux pas manger, ou non tu ne veux pas descendre ?

Anna entendit la frustration dans sa voix, mais elle y resta indifférente. Plus rien ne la touchait désormais. Elle n'avait qu'un grand vide en elle. Pas de larmes, pas de chagrin, pas de colère.

— Non.

— Il faut que tu manges. Il faut que…

La voix se tut et il posa le plateau sur sa table de chevet, d'un geste si brusque qu'un peu de soupe s'échappa du bol.

— Non.

— Moi aussi, j'ai perdu un enfant, Anna. Et les enfants, un petit frère. Nous avons besoin de toi. Nous…

Elle se rendit compte qu'il cherchait ses mots. Mais dans sa tête à elle, il n'y avait de place que pour un seul mot. Un seul mot qui trouvait une prise dans le vide. Elle détourna les yeux.

— Non.

Au bout d'un moment, Dan quitta la chambre. Elle se tourna de nouveau vers la fenêtre.

Il semblait tout le temps avoir l'esprit ailleurs, et ça l'inquiétait.

— Mon Sam adoré, dit-elle en le berçant et lui caressant les cheveux.

Il n'avait toujours pas proféré le moindre son. La pensée surgit qu'elle devait peut-être l'emmener chez le médecin, mais elle la chassa aussitôt. Elle ne tenait pas à laisser entrer un étranger dans leur monde en ce moment. S'il pouvait rester au calme, Sam se rétablirait bientôt.

— Tu veux dormir un peu, mon petit bonhomme ?

Il ne répondit pas, mais elle le porta à son lit et le borda. Puis elle prépara du café, se servit une tasse avec du lait et sortit s'asseoir sur l'embarcadère. Le beau temps persistait et elle profita du soleil qui chauffait son visage. Fredrik avait toujours aimé le soleil, il l'adorait même. Il se plaignait toujours du climat froid de la Suède, du soleil si rare.

D'où lui venaient ces pensées pour Fredrik subitement ? Elle avait pourtant enfoui son souvenir bien loin dans son esprit. Il n'avait plus de place dans leur vie. Fredrik avec ses exigences perpétuelles et son besoin de contrôler tout et tout le monde. Surtout elle, et Sam.

Ici à Gråskär, il n'y avait aucune trace de lui. L'île était à elle, il n'y avait jamais mis les pieds. N'avait pas voulu y venir. "Putain non, c'est hors de question d'aller me cloîtrer sur un foutu caillou au milieu de la mer", avait-il dit les quelques fois où elle lui avait proposé d'y aller. Tant mieux. L'île n'avait pas été souillée par sa présence. Elle était propre et n'appartenait qu'à elle et Sam.

Elle serra fort la tasse de café. Les années étaient passées si vite. La dégringolade avait été si rapide, elle s'était retrouvée piégée, sans aucune issue, sans possibilité de fuir. Elle n'avait personne, à part Fredrik et Sam. Où aurait-elle pu aller ?

Ils étaient enfin libres. Elle sentit la brise marine chargée de sel sur son visage. Ils avaient réussi. Sam et elle. Dès qu'il serait rétabli, ils pourraient vivre leur vie, seuls.

Annie était revenue. Il avait pensé à elle pendant toute la soirée, après le dîner chez ses parents. Annie avec ses cheveux longs et ses taches de rousseur sur le nez et sur les bras. Annie au parfum de mer et d'été, et dont il pouvait encore sentir la chaleur, après tant d'années. C'était vrai ce qu'on disait. On n'oubliait jamais son premier amour. Et leurs trois étés sur Gråskär ne pouvaient être décrits autrement que comme magiques. Il était venu la rejoindre aussi souvent qu'il pouvait et l'île était devenue leur refuge, rien qu'à eux.

Mais parfois elle lui avait fait peur. Il arrivait que son rire joyeux se brise, et qu'elle disparaisse dans une sorte d'obscurité où il ne pouvait plus l'atteindre. Elle n'avait pas de mots pour décrire les tourments qui s'emparaient d'elle, et avec le temps il avait appris à simplement la laisser tranquille. Le dernier été, les ténèbres venaient l'envahir de plus en plus souvent, et elle s'était lentement éloignée de lui. Au mois d'août, en agitant sa main pour lui dire au revoir alors qu'elle montait dans le train pour Stockholm avec ses bagages, il avait su que c'était fini.

Ils n'avaient pas eu de contact depuis. Il avait essayé de lui téléphoner l'année suivante, quand ses parents étaient morts à peu d'intervalle, mais il n'avait eu que sa voix sur le répondeur. Elle ne l'avait jamais rappelé. La maison de Gråskär était restée vide. Il savait que Gunnar et Signe se rendaient régulièrement sur l'île afin d'y jeter un coup d'œil, et que de temps en temps Annie leur envoyait de l'argent pour l'entretien. Mais elle-même n'était jamais revenue et, avec le temps, le souvenir s'était effacé.

Et voilà qu'elle était de retour. Assis derrière son bureau, Matte fixait le vide. Les soupçons qu'il avait nourris ces derniers

temps s'étaient renforcés et il devait régler certaines choses. Mais ses pensées pour Annie venaient sans cesse le déconcentrer. Quand le soleil d'après-midi commença à inonder la mairie de Tanumshede, il rassembla tous les papiers qu'il avait devant lui. Il fallait qu'il voie Annie. Quittant son bureau d'un pas décidé, il s'arrêta pour échanger quelques mots avec Erling avant de rejoindre sa voiture. Sa main tremblait quand il mit le contact et démarra le moteur.

— Tu arrives tôt aujourd'hui, chéri !

Vivianne l'accueillit avec une bise tiède sur la joue, mais lui ne put s'empêcher de l'attraper, d'entourer sa taille de son bras et de la serrer contre lui.

— Allons, calme-toi. On va garder cette énergie-là pour tout à l'heure, dit-elle en posant sa main sur la poitrine d'Erling.

— Tu es sûre ? Ces temps-ci, je suis si fatigué le soir.

Il l'attira contre lui de nouveau, mais à sa grande déception, elle s'esquiva et se dirigea vers son cabinet de travail.

— Tu vas devoir patienter. J'ai tellement de choses à faire que je serais incapable de me détendre. Et tu sais bien comment ça se passe quand je suis dans cet état.

— Oui, oui, c'est vrai.

Erling la regarda partir, l'air abattu. Bien sûr qu'ils pouvaient attendre un peu, mais ça faisait plus d'une semaine maintenant qu'il s'endormait sur le canapé. Tous les matins, il se réveillait avec un des coussins glissés sous sa tête et une couverture dont Vivianne l'avait de toute évidence recouvert. Il ne comprenait pas. Sans doute s'épuisait-il au travail. Il fallait vraiment qu'il apprenne à déléguer.

— En tout cas, j'ai apporté de bonnes petites choses pour le dîner, lui cria-t-il.

— Tu es mignon. C'est quoi ?

— Des crevettes de chez les Frères Olsson et une bonne bouteille de chablis.

— Miam. J'aurai terminé vers huit heures, ça serait formidable si tu pouvais tout préparer d'ici là.

— Bien sûr, ma chérie, murmura Erling.

Il prit les sacs de provisions et les porta dans la cuisine. Il n'était pas très habitué, il fallait bien l'avouer. Quand il était marié avec Viveca, elle s'occupait de tout à la maison, mais depuis que Vivianne avait emménagé chez lui, elle avait d'une façon ou d'une autre réussi à transférer la charge sur lui. Il avait beau se creuser la tête, il ne voyait vraiment pas comment elle avait su orchestrer un tel revirement.

Avec un profond soupir, il commença à ranger les courses dans le réfrigérateur. Puis il pensa aux réjouissances de la soirée et son visage s'illumina un peu. Pas de problème, il allait veiller à la détendre. Ça valait amplement une petite contribution à la cuisine.

Erica traversa Fjällbacka à pied et souffla lourdement. Attendre des jumeaux puis subir une césarienne n'avait été favorable ni à son poids ni à sa forme physique. Mais ces choses-là paraissaient terriblement triviales aujourd'hui. Ses deux fils étaient en bonne santé. Ils avaient survécu, et la gratitude qui la submergeait tous les matins quand ils commençaient à crier vers six heures et demie lui faisait encore monter les larmes aux yeux.

Anna avait été bien plus durement frappée, et pour la première fois, Erica ne savait pas comment approcher sa sœur. Leur relation n'avait pas toujours été simple, mais depuis leur plus tendre enfance, Erica avait été celle qui s'occupait d'Anna, celle qui soufflait sur les plaies et essuyait les larmes. Cette fois-ci, c'était différent. La plaie n'était pas une petite écorchure, mais une blessure profonde dans l'âme, et Erica avait l'impression de rester plantée là, à regarder Anna se vider de sa force vitale. Comment pourrait-elle la guérir ? Son fils était mort. Erica avait beau en être terriblement affligée, elle ne pouvait cacher sa joie de voir ses propres enfants vivants. Après l'accident, Anna ne supportait pas de croiser son regard. Erica était souvent venue à son chevet à l'hôpital. Mais pas une seule fois sa sœur n'avait tourné ses yeux vers elle.

Depuis qu'Anna était revenue chez elle, Erica n'avait pas pu se résoudre à aller la voir. Elle s'était contentée d'appeler Dan,

et chaque fois il lui avait paru abattu et résigné. Elle ne pouvait plus repousser davantage sa visite, si bien qu'elle avait demandé à Kristina de passer s'occuper des jumeaux et de Maja un petit moment. Anna était sa sœur. Erica était responsable d'elle.

Sa main était lourde quand elle frappa à la porte. Elle entendit les enfants qui chahutaient à l'intérieur, et au bout d'un moment, Emma vint ouvrir.

— Tatie Erica ! s'écria-t-elle tout heureuse. Où sont les bébés ?

— Je les ai laissés à la maison avec Maja et leur grand-mère.

Erica caressa la joue d'Emma. C'était incroyable comme elle ressemblait à Anna petite.

— Maman est triste, dit Emma. Elle fait que dormir et dormir et papa dit que c'est parce qu'elle est tellement triste. Elle est triste parce que le bébé dans son ventre a décidé de monter au ciel au lieu d'habiter ici avec nous. Et moi, je le comprends, le bébé, parce qu'Adrian est méchant et Lisen m'embête tout le temps. Mais moi, j'aurais été super-gentille avec le bébé. C'est vrai. Super-gentille.

— J'en suis convaincue, ma puce. Mais dis-toi bien que le bébé doit être en train de s'amuser là-haut, à sauter sur les nuages.

— Comme sur un trampoline ? demanda Emma, le visage ensoleillé.

— Exactement, comme sur tout un tas de trampolines.

— Oh, moi aussi j'aimerais en avoir plein, dit Emma. Nous, on a qu'un tout petit trampoline dans le jardin. On peut y être qu'un à la fois et c'est toujours Lisen qui veut être prems et après c'est jamais mon tour.

Emma tourna les talons et partit dans le salon en marmonnant.

Ce n'est qu'à cet instant qu'Erica se rendit compte qu'Emma avait appelé Dan "papa". Erica sourit. En fait, elle n'était pas si étonnée que ça, car Dan adorait les enfants d'Anna et son amour avait été réciproque dès le premier instant. Leur enfant commun aurait resserré les liens familiaux encore davantage. Erica ravala un sanglot et suivit sa nièce dans le salon. On aurait dit qu'une bombe venait d'exploser.

— Désolé pour le désordre, dit Dan, embarrassé. Je n'ai pas le temps. Il n'y a pas assez d'heures dans la journée.

— Je sais de quoi tu parles. Tu devrais voir dans quel état c'est, chez nous, répondit Erica en restant à la porte et en lorgnant le premier étage. Je peux monter ?

— Oui, vas-y.

Dan se passa la main sur la figure. Il avait l'air terriblement fatigué et malheureux.

— Je veux y aller aussi, dit Emma.

Dan s'accroupit devant elle, lui parla calmement et la persuada de laisser Erica monter seule voir sa maman.

La chambre de Dan et Anna était située à droite sur le palier. Erica leva la main pour frapper, mais à quelques centimètres de la porte elle se ravisa et la poussa tout doucement. Anna était allongée sur le lit, tournée vers la fenêtre, et la lumière de fin d'après-midi qui se déversait faisait briller son crâne sous les cheveux duveteux. Erica eut un coup au cœur. Elle avait toujours été comme une maman pour Anna, mais ces dernières années leurs rapports avaient pris la tournure d'une véritable relation entre sœurs. Et, d'un seul coup, le sort les confinait de nouveau dans leurs anciens rôles. Anna, petite et vulnérable, et Erica, qui s'inquiète et surveille.

La respiration d'Anna était calme et régulière. Elle gémit un peu, et Erica comprit qu'elle dormait. Elle s'approcha sur la pointe des pieds, et s'assit doucement sur le bord du lit, pour ne pas la réveiller. Elle posa une main tendre sur la hanche de sa sœur. Qu'Anna le veuille ou non, elle avait l'intention d'être à son côté. Elles étaient sœurs. Elles étaient amies.

— C'est papa ! cria Patrik d'une voix tonitruante.

Il n'eut pas à attendre bien longtemps la réaction habituelle. De petits pas rapides crépitèrent sur le parquet, et la seconde d'après il vit Maja arriver à toute vitesse au coin du vestibule et se jeter sur lui.

— Papaaaa !

Elle lui planta des bisous partout sur le visage comme s'il revenait d'une expédition autour du monde, et non d'une simple journée de travail.

— Salut, la petite chérie de son papa.

Il la serra fort, enfonça le nez dans le creux de son cou et inspira cette odeur particulière qui emballait toujours son cœur.

— Je croyais que tu n'allais travailler qu'à mi-temps.

Sa mère s'essuyait les mains sur un torchon et lui lança le même regard que lorsqu'il était adolescent et rentrait plus tard que l'heure promise.

— Oui, mais c'était tellement bon d'être de retour au boulot que je suis resté un peu plus longtemps. Ne t'inquiète pas, je fais attention. Il n'y a aucune affaire urgente en cours.

— J'imagine que tu sais ce que tu fais. Cela dit, on doit écouter son corps. Des alertes comme ça, il faut les prendre au sérieux.

— Oui, oui.

Patrik espérait que sa mère lâcherait bientôt le sujet. Elle n'avait pas à s'inquiéter. La terreur qu'il avait ressentie dans l'ambulance pour l'hôpital d'Uddevalla était bien ancrée dans sa mémoire. Il avait cru qu'il allait mourir, il en avait même été totalement persuadé. Les images de Maja et d'Erica qu'il ne verrait plus jamais et la pensée de ces bébés qu'il ne connaîtrait pas avaient tournoyé dans sa tête et s'étaient mêlées à la douleur dans sa poitrine.

En se réveillant aux soins intensifs, il avait compris qu'il avait survécu, que son corps lui avait simplement dit qu'il fallait lever le pied. Mais ensuite on l'avait informé de l'accident de voiture, et une autre douleur était venue remplacer la première. Quand on l'avait emmené voir ses jumeaux dans son fauteuil roulant, il avait fait demi-tour dès la porte. Ça avait été son premier réflexe. Ils étaient si petits et si vulnérables. Leur maigre poitrine se soulevait et s'abaissait laborieusement, et par moments, ils étaient agités de soubresauts. Il n'imaginait pas que de si petits êtres puissent survivre, si bien qu'il n'avait pas voulu s'approcher davantage, n'avait pas voulu les toucher. Parce qu'il savait qu'il ne pourrait pas supporter d'en être séparé ensuite.

— Qu'as-tu fait de tes frérots ? dit-il à Maja qui avait toujours les bras enroulés autour de son cou.

— Ils dorment. Mais ils ont fait caca. Des tonnes de caca. Mamie les a changés. Ça sentait beurk, dit-elle en plissant tout son visage.

— De véritables anges, dit Kristina. Ils ont englouti presque deux biberons chacun, et ils se sont endormis sans le moindre problème. Enfin, après avoir fait caca, donc, comme disait Maja.

— Je monte les voir.

Depuis leur retour de l'hôpital, Patrik avait pris l'habitude de les avoir tout le temps près de lui, et ils lui avaient manqué presque physiquement au travail.

Il monta à l'étage et entra dans la chambre. Erica et lui n'avaient pas voulu les séparer, et les deux bébés étaient couchés dans le même lit. Ils dormaient serrés l'un contre l'autre, nez contre nez. Le bras de Noel était posé sur Anton, comme s'il le protégeait. Patrik se demanda quels seraient leurs rôles respectifs. Noel paraissait plus déterminé, il était un peu plus bruyant qu'Anton, qui, lui, était plutôt du genre comblé. On ne l'entendait jamais émettre autre chose qu'un joyeux babillage, à condition d'être bien nourri et de pouvoir dormir tout son saoul. Noel en revanche pouvait protester énergiquement quand il n'était pas satisfait. Il n'appréciait ni d'être habillé ni d'être changé. Quant au bain, c'était pire que tout. À en juger par ses cris, l'eau était un danger de mort.

Patrik resta longuement penché sur le lit à barreaux. Dans leur sommeil, les yeux des jumeaux bougeaient sous les paupières. Il se demanda s'ils faisaient les mêmes rêves.

Annie était assise sur le perron face au soleil déclinant quand elle vit un bateau approcher. Sam était endormi. Elle se leva lentement et descendit sur l'embarcadère.

— Tu autorises une petite invasion ?

La voix parut si familière, et pourtant différente. De toute évidence, il avait eu une vie bien remplie depuis qu'ils s'étaient vus la dernière fois. Tout d'abord elle eut envie de crier : "Non, ne débarque pas, tu n'as rien à faire ici !" Mais, au lieu de cela, elle attrapa l'amarre qu'il lui lança et l'attacha d'une main sûre avec un tour mort et deux demi-clés. L'instant d'après, il sautait sur le ponton. Annie avait oublié qu'il était si grand. Elle aurait pu appuyer sa tête contre sa poitrine, elle qui d'habitude

pouvait rivaliser en taille avec les hommes. C'était une des choses qui agaçaient tant Fredrik, le fait qu'elle mesure quelques centimètres de plus que lui. Il lui avait toujours interdit de porter des talons hauts quand ils sortaient ensemble.

Ne pas penser à Fredrik maintenant. Ne pas penser à…

Elle atterrit dans ses bras sans savoir comment ni qui avait fait le pas qui les séparait. Soudain, elle s'y trouvait, tout simplement, et le pull en laine râpait sa joue. Elle retrouva confiance, et huma cette odeur si familière qu'elle n'avait pas sentie depuis de nombreuses années. L'odeur de Matte.

— Salut toi.

Il la serra encore plus fort, comme s'il essayait de l'empêcher de tomber, ce qui était bien le cas. Elle aurait voulu rester dans ses bras pour toujours, retrouver tout ce qui avait été à elle tant d'années auparavant, mais qui avait disparu dans un micmac d'obscurité et de détresse. Il finit cependant par la lâcher et la tint à bout de bras pendant qu'il examinait soigneusement son visage comme s'il le voyait pour la première fois.

— C'est toujours toi, dit-il.

Mais Annie lut dans ses yeux que ce n'était pas vrai. Ce n'était pas elle, elle était devenue une autre. C'était écrit sur son visage, gravé dans les fines rides autour des yeux et de la bouche, et elle savait qu'il le voyait. Il transformait la réalité, et elle lui en était reconnaissante. Il avait toujours été doué pour ça, faire comme si le mal pouvait disparaître simplement en serrant plus fort les paupières.

— Viens, dit-elle en lui tendant la main, et ils montèrent ensemble vers la maison.

— C'est toujours la même île.

Le vent se saisit de la voix de Matte et l'emporta vers les rochers.

— Oui, rien n'a changé.

Elle avait autre chose à dire, mais Matte entra dans la maison. Il inclina la tête pour franchir la porte, et l'instant s'envola. Ça avait toujours été comme ça, avec Matte. Elle se rappelait tous les mots qu'elle avait portés en elle sans parvenir à les lui confier. Elle était restée muette et Matte s'en était désolé, elle le savait. Il avait été peiné qu'elle lui refuse l'accès quand l'obscurité arrivait sur elle.

Elle ne pouvait pas lever les barrières aujourd'hui non plus, mais il aurait le droit de passer un moment avec elle dans la maison. Un tout petit moment. Elle avait besoin de sa chaleur. Ça faisait si longtemps qu'elle avait froid.

— Tu veux du thé ?

Elle sortit une casserole sans attendre sa réponse. Il fallait qu'elle occupe ses mains pour cacher qu'elle tremblait.

— Oui, je veux bien. Où il est, ton petit loup ? Quel âge il a maintenant ?

Pour toute réponse, elle lui jeta un regard interloqué.

— Maman et papa m'ont tenu informé, tu comprends, dit-il avec un sourire.

— Il a cinq ans. Et il dort.

— Ah bon.

Il parut déçu, ce qui lui fit chaud au cœur. Ça signifiait quelque chose. Maintes fois elle s'était demandé comment la vie aurait tourné si elle avait eu son fils avec Matte plutôt qu'avec Fredrik. Mais dans ce cas, il n'aurait pas été Sam, il aurait été un tout autre enfant. Et cette pensée était inconcevable.

Elle était contente qu'il dorme. Elle ne voulait pas que Matte le voie dans cet état. Dès qu'il irait mieux, Matte rencontrerait son petit garçon, dont les yeux bruns étaient toujours pleins de malice. Si seulement la malice revenait, ils pourraient se voir tous ensemble. Elle s'en réjouissait déjà.

Ils restèrent en silence un instant à siroter leur thé. C'était bizarre comme sensation, d'être presque des étrangers l'un pour l'autre, d'avoir laissé le temps filer jusque-là. Puis ils se mirent à parler. Avec une certaine gêne, car ils n'étaient plus les mêmes. Lentement, ils retrouvèrent le rythme, le ton qui avait été le leur, et ils purent enjamber tous les obstacles que les années avaient dressés entre eux.

Quand elle prit sa main et le guida dans l'escalier menant à l'étage, elle eut l'impression que tout était normal. Plus tard, en s'endormant dans ses bras, avec sa respiration tout près de son oreille, elle pouvait entendre dehors les vagues qui frappaient les rochers.

Vivianne étendit une couverture sur Erling. Le somnifère l'avait mis K.-O. comme d'habitude. Il commençait à se demander pourquoi il s'endormait ainsi sur le canapé tous les soirs, et elle savait qu'elle devait être vigilante. Mais se coucher à côté de lui et sentir son corps contre le sien était désormais au-dessus de ses forces. Elle ne le supportait plus.

Elle alla dans la cuisine, jeta les déchets de crevettes à la poubelle, rinça les assiettes et les mit dans le lave-vaisselle. Il restait un fond de vin, qu'elle versa dans un verre propre, puis elle retourna dans le salon.

La date approchait à grands pas, et elle commençait à s'inquiéter. Ces derniers jours, elle avait eu l'impression que la construction si minutieusement élaborée était en train de s'écrouler. Il suffisait qu'un morceau soit déplacé pour que tout s'effondre. Elle le savait. Plus jeune, elle avait trouvé une sorte de jouissance perverse dans la prise de risques. Elle avait adoré la sensation de faire de l'équilibre au bord d'un volcan. Mais plus maintenant. C'était comme si l'âge avait traîné dans son sillage une envie de sécurité de plus en plus forte, un besoin de se détendre et de ne pas avoir à penser. Elle était certaine qu'Anders éprouvait la même chose. Ils se ressemblaient tant, ils devinaient les pensées de l'autre sans qu'il fût besoin de les exprimer. Ça avait toujours été comme ça.

Vivianne porta le verre de vin à sa bouche, mais s'arrêta une seconde en sentant les effluves d'alcool. L'odeur ressuscita le souvenir d'événements qu'elle s'était juré de ne plus jamais évoquer. Cela remontait à un passé si lointain. Elle avait été une autre, quelqu'un qu'elle ne serait plus jamais, en aucun cas. Elle était Vivianne maintenant.

Elle savait qu'elle avait besoin d'Anders pour ne pas dégringoler à nouveau, ne pas tomber dans le trou noir des souvenirs qui la salissaient et la diminuaient.

Après un dernier regard à Erling sur le canapé, elle enfila sa veste et sortit. Il dormait profondément. Elle ne lui manquerait pas.